

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Gravier, New Orleans, La. 70002

Publié tous les jours, sauf le dimanche et les fêtes.

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc. on se soldent au prix réduit de 10 cents la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Du 16 novembre 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lae.

La rentrée parlementaire en Russie.

Deux récentes séances orageuses, ont marqué pour la Douma russe l'ouverture de sa cinquante et dernière session. Le programme de la première journée était prévu. Il était en quelque sorte obligé, après le retentissement qu'avait eu la mort tragique de M. Stolypine à Kief, le 15 septembre, et les révélations de la révolutionnaire Bogrof avec Iokh vana.

La confiance étrange faite par la sûreté russe à son "collaborateur" était mise en parallèle avec celle dont avaient joui précédemment Pétrof, Volkov et le assassin du colonel Karpor.

Le rôle ténébreux d'une police qui entretient systématiquement des rapports avec les terroristes, qui se recroite parmi eux, qui leur pardonne leurs retours au montre, qui les y encourage dans un esprit de provocation, qui mélange, dans des proportions saacheuses d'elle seule, le crime anarchiste avec la trahison administrative, ou rôle était fait pour révoquer l'opinion, au lendemain du jour où le chef du gouvernement lui-même venait de tomber victime de ces errements.

Le rôle ténébreux d'une police qui entretient systématiquement des rapports avec les terroristes, qui se recroite parmi eux, qui leur pardonne leurs retours au montre, qui les y encourage dans un esprit de provocation, qui mélange, dans des proportions saacheuses d'elle seule, le crime anarchiste avec la trahison administrative, ou rôle était fait pour révoquer l'opinion, au lendemain du jour où le chef du gouvernement lui-même venait de tomber victime de ces errements.

obaine du service de l'okhrana. Telle ayant été la première journée parlementaire, il était loisible à la Douma de consacrer la seconde aux affaires législatives et de faire aussitôt le terrain politique pour revenir aux projets organiques, qu'elle est maintenant engagée à faire aboutir. Les lois relatives aux assurances ouvrières, déjà examinées au printemps dernier, s'offraient alors à son contrôle. La discussion "par articles" pouvait s'ouvrir sur la réduction de la commission et conduire bientôt à un texte définitif, que le Conseil de l'empire aurait examiné à son tour avant la fin de la session. Pour des raisons encore mal éclaircies, la tactique adoptée fit prévaloir aux yeux du président octobriste un autre programme, et l'on put lire à l'ordre du jour du 30 la discussion de la demande d'interpellation déposée par le parti constitutionnel démocrate, sur le caractère illégal des lois d'exception.

Chronique Parisienne.

La cathédrale de Meaux. — Entre l'auteur et l'éditeur. — France d'hier et France d'aujourd'hui. — Le journaliste américain. — Les prix des toilettes. — Mémoires d'un Roi.

La cathédrale de Meaux, sur laquelle les fêtes en l'honneur de Bossuet viennent d'attirer l'attention du monde chrétien, est dans un état d'abandon qui fait peine. Des pierres se détachent de la façade, et pour assurer la sécurité des fidèles, il a fallu disposer des toits de planches au-dessus des portails.

Déjà les vandales révolutionnaires avaient décapité les statues qui ornaient les voussures de ces portails. Le temps achève l'œuvre destructrice des Jacobins. Les statues s'effritent et tombent comme les fines nervures et les fleurons délicats des frontons, comme les élégantes sculptures et les gargouilles des deux tours.

Que fait la Commission des monuments historiques? La restauration de la belle façade de la cathédrale s'impose depuis longtemps. L'éditeur Lemerre et M. Anatole France sont en procès. L'affaire venait hier devant la troisième Chambre du tribunal civil de la Seine. Voici l'origine de ce litige: En 1878, M. Anatole France, dont la jeune gloire comptait à son actif les "Poèmes dorés" et les "Noces corinthiennes", était attaché à la Maison de l'homme qui lèche. (Ainsi est surnommée la librairie Lemerre, non à cause d'habitudes de médisance chez son directeur, mais pour la vignette qui orne ses volumes). M. Lemerre commanda au jeune écrivain une "Histoire de France" qui lui paya 300 francs. M. Anatole France livra son manuscrit et n'en entendit plus parler. Mais l'année dernière, il eut la surprise de recevoir un jour, un paquet d'épreuves de chez Lemerre. Il le déplia: c'était "l'Histoire de France", que M. Lemerre se décidait à publier, près de trente-trois ans après la date de sa composition, déterminée sans doute par la notoriété d'historien que la publication de sa "Jeanne d'Arc" — de sa "Jeanne d'Arc" — lui avait fait acquérir au célèbre écrivain. M. Anatole France répondit à

son éditeur qu'il faudrait, non pas corriger les épreuves, mais reprendre, refaire l'œuvre entière, et qu'ayant d'autres travaux, il ne voulait pas que cette œuvre de jeunesse fut publiée. M. Lemerre insista, d'un le procès.

Me Dreyfus a exposé la thèse de l'éditeur. "J'ai acheté l'ouvrage, il m'appartient, j'en puis faire ce que j'en veux, et le publier à mon heure". L'avocat, au cours de sa plaidoirie, a relevé de piquants détails sur les rapports de M. France et de son éditeur et donné lecture d'un contrat entre eux, où l'on remarque que M. Anatole France s'occupait, à ce moment d'une "Anthologie de cuisine" et d'une "Anthologie grecque". A huitaine, Me Raymond Poncelet, soutiendra que l'auteur est en droit d'exiger qu'on ne défigure pas sa pensée en publiant sous son nom un ouvrage de sa jeunesse qui ne correspond ni à l'état de sa science ni à ses doctrines actuelles. Qui sait? La France d'hier dit peut-être du bien de la France d'aujourd'hui!

On regrettera médiocrement son Histoire, s'il obtient gain de cause, mais je regrette vivement son "Anthologie grecque", et même son "Traité de cuisine". Un des rois de la presse américaine, M. Joseph Pulitzer, vient de mourir. Sa carrière fut intéressante. Hongrois d'origine, il était arrivé aux Etats-Unis en 1863, à seize ans, si pauvre qu'il dut traverser à pied l'Allemagne pour gagner le port où il s'embarqua comme émigrant. Vu son dénuement, on ne lui permit pas de débarquer; mais il gagna la terre à la nage et passa sa première nuit sur un banc à New-York.

Le jeune Pulitzer fit tous les métiers. Enfin le directeur d'un journal allemand de New York, frappé de son intelligence, le prit comme reporter. Trois ans après, Pulitzer était rédacteur en chef et co-propriétaire du journal. Plus tard, il devint propriétaire du "New York World", dont il fit l'organe le plus répandu de la presse américaine. Le "New York World" prodigua les manchettes sensationnelles, les "titres à cheval", les illustrations. Et Pulitzer inventa ces formidables suppléments du dimanche, qui ont jusqu'à soixante pages.

A ce commerce (le journalisme ainsi conçu est surtout une industrie) M. Pulitzer avait gagné une fortune immense. Son hôtel était un des plus beaux de la Cinquième Avenue, son yacht un des plus fastueux des Etats-Unis. Devenu aveugle sur la fin de sa vie, il n'en continua pas moins à diriger son journal, dont il s'occupa passionnément jusqu'à ses derniers jours. Même quand il voyageait le télégraphe le tenait en communication constante avec ses collaborateurs.

Son fils, M. Ralph Pulitzer, lui succéda à la tête de son œuvre. Tout augmente, on le sait, — on ne le sait même que trop! Mais rien n'a tant augmenté que le prix des chapeaux féminins. En revanche, dit un confrère, les couturiers n'ont pas augmenté leurs prix. Il y eut même, voici deux ans, une légère baisse. Les prix avaient augmenté de plus dix ans; ainsi une grande maison faisant des costumes "tailleur" ou robes simples à 350 francs les a vendus après l'Exposition 100 francs, puis, peu à peu, 450 francs; mais, depuis, les prix se sont maintenus, et telle cliente, sachant y prendre, arrivera au prix de 100 francs.

C'est pour rien! Mémoires d'un Roi: Les Vakkigou sont une peuplade sauvage qui habite l'intérieur de l'Asie orientale britannique.

Il y a quelque dix ans de cela, un Anglais John Bayes, après avoir servi comme mousse, puis comme matelot sur des bateaux marchands, eut l'idée d'installer un petit commerce à Kairohi. La nécessité des transactions avec les indigènes l'amena à pénétrer de plus en plus vers l'intérieur, tant et si bien qu'il arriva un jour chez les Vakkigou.

Ceux-ci, qui auparavant n'avaient jamais vu un Européen, furent remplis d'étonnement et d'épouvante. Son fusil leur inspira une terreur extrême et ils n'étaient pas loin de le vénérer à l'égal d'un dieu. Le jeune Anglais, garçon astucieux, se dit qu'il y avait beaucoup à tirer de cette vénération. Il partit pour Kairohi et revint chez ses sauvages, porteur d'un baromètre, d'un gramophone et de quelques instruments de prestidigitation. Il ne lui en fallut pas davantage pour se faire proclamer Roi de la tribu.

Les aventures de cette royauté sont racontées dans un livre que John Bayes vient de publier à Londres. C'est une fantastique histoire qui rappelle Robinson Crusoe. Elle est pleine de batailles, d'expéditions et d'enlèvements. Les instincts belliqueux de ses sujets mirent plus d'une fois dans une situation difficile leur souverain improvisé. Il se tira tout de même de ces difficultés et rien n'aurait troublé son règne si le gouvernement britannique ne s'était avisé d'y mettre le holà. Les autorités anglaises décidèrent d'annexer le territoire des Vakkigou. On arrêta et on emprisonna John Bayes, accusé d'avoir usurpé un titre et des fonctions, auxquels il n'avait aucun droit. Il fut jugé à Mombasa, et c'est au sortir de ce jugement qu'il écrivit ses curieux "Mémoires".

Une jolie anecdote

Un sénateur et pacifiste bien connu fit un jour, dans une ville de l'Est, une conférence à laquelle assistaient les officiers de la garnison. A la fin, les conversations particulières s'engagèrent et le conférencier fut tellement séduit par la vivacité du colonel et son brio qu'il se mit à sa disposition avec une sympathie toute naturelle.

— Demandez-moi quelque chose, colonel, et c'est fait. — Mon Dieu, monsieur le sénateur, je n'ai pas grand-chose à demander. Je vous remercie. D'ailleurs, vous ne pourriez pas me donner satisfaction. — Doutez-vous de mon intelligence? — Eh bien, je voudrais obtenir ce qui m'a jusqu'ici été impossible — de tenir garnison dans la ville où je suis né.

Comment! Ce n'est que ce, mais c'est entendu, colonel, où êtes-vous né? — A Metz, monsieur le sénateur.

La conférence pacifiste n'eut aucun écho dans cette ville.

BLESSURE

En traversant la chaussée à l'intersection des rues Conti et Rempaux, hier soir vers six heures, Chas Healey, un étranger de Philadelphie a été renversé et blessé à la tête par un car de la ligne Dauphine. Il a été transporté sans connaissance à l'hôpital.

"Lakmé" est reprise au théâtre de l'Opéra;

Second succès de la troupe.

TRIOMPHE DE Mlle KORSOFF.

Les représentations au théâtre de la rue Bourlaimont vont se suivre et il n'en faut pas douter, elles se ressembleront toutes, succès parlant. Hier soir c'était la seconde de ces représentations; elle a permis à d'autres sujets de première importance de se présenter à notre public et de s'en faire applaudir.

Donner Lakmé après La Juive, c'est prouver que la troupe renferme des éléments qui rendront possible l'exécution des œuvres les plus diverses. C'est aussi témoigner aux fervents des deux écoles, ancienne et nouvelle, des égards qui leur sont dus. En matière de goûts, la discussion n'a jamais été possible.

Leo Delibes, on le sait, mourut avant de se laisser surprendre par la vieillesse, mais non avant de beaucoup produire. Il était de ce qu'il est convenu d'appeler l'Ecole nouvelle. Si son œuvre, qui fut considérable, ne porte pas l'empreinte du génie, elle est, au moins, d'une facture originale. Delibes s'est écarter des sentiers parcourus par ses aînés et a trouvé des formules neuves pour exprimer les passions qui agitent le cœur humain, passions douces ou violentes.

En 1855 Delibes composa une opérette en un acte. Deux ans de Charbon, et bien des années après il fit représenter au Théâtre Lyrique un opéra comique: Maître Griefard, dont le succès fut retentissant.

L'opérette parut offrir à son talent un champ plus vaste que celui de l'opéra comique, et il n'hésita pas à s'y tenir; il écrivit des partitions du genre bouffon: l'Omelette à la Filleuloch, M. de Bonne Etoile, Les Musiciens de l'Orchestre, le Jardinier et son Seigneur, le Serpent à plumes, le Duc d'Albe, l'Essai de Chateaufort, la Cour du Roi Pétaud.

En 1869 Delibes s'essaya à un autre genre, la souplesse de son talent le lui permit, et il donna à l'Opéra La Source, ballet en trois actes et quatre tableaux; il l'avait écrit en collaboration avec un compositeur russe, Merikouss. Après s'être tenu éloigné assez longtemps, de l'Opéra comique, il composa trois opéras: Le Roi Paillard, Jean de Nivelle et Lakmé qui eurent des fortunes diverses. Lakmé était l'œuvre mélodique par excellence et son succès devait être durable.

C'est dans l'Inde que se déroule l'action; et le personnage principal de l'opéra, Lakmé, est une jeune femme du type le plus charmant, le plus poétique.

Mlle Korsoff s'est montrée à nous hier soir sous les traits de Lakmé, et nous a tenus sous le charme de son gracieux talent de chanteuse du commencement à la fin de la soirée.

Elle a déployé dans ce rôle de la sensibilité, de la tendresse, du pathétique, de l'amour, tous les sentiments qui agitent et brise l'âme d'une amante.

Elles sont rares, bien rares, les artistes qui peuvent se maintenir à la hauteur de Lakmé. C'est là un de ces rôles mixtes, qui exigent des qualités multiples. Elle participe de la chanteuse légère

L'âme de Delibes s'y révèle; elles touchent jusqu'aux larmes, alors qu'elles font pleurer aussi les instruments de l'orchestre.

L'instrumentation a sans doute découvert des mondes nouveaux, des mondes merveilleux depuis la création de certaines œuvres; pourtant il est d'autres œuvres qui restent pleines de séductions; et cela parce que la poésie est éternelle.

La beauté des combinaisons harmoniques, la puissance de l'instrumentation ne dériveront jamais le génie de la mélodie. Ce parfum-là aura toujours ses effluves enchanteurs, pénétrants, troublants.

Samedi, Faust sera donné pour deux débuts, ceux de M. Bruzzi et de Mme Lavarenne, dans les rôles, il va sans dire, du Dr Faust et de Marguerite. Les rôles de Mephistophélès et de Valentin seront tenus, respectivement, par M. Beckmans et M. Montano.

An second acte, le ballet de la Nuit de Valpurgis, sera dansé par Mmes Olfvén, Valle Briant et tout le corps des ballets. Dimanche en matinée, La Juive, le soir, Les Cloches de Corneville.

Nous avons reçu les cartes de M. Charles Bertin, régisseur général, de M. Emile Comès, 2me barryton et de M. Guillaume Beckmans.

ORPHEUM.

Le très intéressant programme de vaudeville donné cette semaine à l'Orpheum continue à attirer la foule. Les musiciens russes sont particulièrement applaudis.

Changement de programme, lundi après-midi.

TULANE.

L'amusante comédie musicale Little Miss Fix It vaut au Tulane une de ses plus fructueuses semaines de la saison.

Matinée demain.

CRESCENT.

Toujours beaucoup de monde au Crescent pour applaudir "The Tractor", le beau drame qui y tient l'affiche.

Dernière matinée samedi.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 par an; \$6.00 par semestre; \$3.00 par mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00 par an; \$7.50 par semestre; \$3.75 par mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00 par an; \$1.50 par semestre; \$0.75 par mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.00 par an; \$2.00 par semestre; \$1.00 par mois.

Feuilleton

-DE-

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 39. Commence le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIEME PARTIE

AUTOUR DU MYSTERE.

I

Suite.

—Folle, n'est-ce pas? Si je pouvais le voir, je saurais bien lui faire

comprendre qu'elle ne doit aucun regard à un homme aussi méprisable, et j'espère bien qu'avant son divorce elle aura séparés à jamais.

—Peut-être. Mais ce n'est pas la pensée de son mari qui retient Valentine.

—Ce qui lui ronge le cœur, c'est le souvenir de l'affreux malheur, de l'abominable coïncidence que vous savez...

—Hélas! Quelle fatalité! — Pauvre femme! Dans son désespoir, elle m'a tout avoué... Elle croit que Dieu l'a punie.

—Et c'est ce sentiment qui la torture et mine sa santé. — C'est une folle véritable. Quelle faute avait-elle commise? — Elle vous aimait...

—Est-ce une faute, quand on a tant souffert, quand on a été trahi, bafoué comme elle l'a été?

—Les torts du mari n'excusent pas la femme. — Eh quoi, est-ce vous qui parlez, miss Ferguson, vous qui avez élevé Valentine, qui lui avez servi de mère, et qui savez mieux que personne au monde la façon indigne dont cet homme s'est conduit vis-à-vis d'elle.

—Miss Ferguson hochait la tête, et une larme brilla dans ses yeux. — C'est vrai. Et croyez bien que mon intention n'est pas d'écarter de la défender, car Maurice est un personnage odieux.

—Je le sais; vous m'avez raconté vous-même plus de vingt fois par quelles ruses habiles... — Oui, habiles autant qu'infautes.

—Il faut capter la confiance et provoquer l'amour de la riche héritière de monsieur Verdarel. — Il m'a trompé moi-même. — Jamais je n'aurais cru qu'on put caucher tant de noirceur d'âme sous des dehors si séduisants.

—Comment n'aurait-il pas trompé une pauvre enfant qui ne connaissait encore rien de la vie, un cœur naïf et si droit qui ne pouvait même pas concevoir la perfidie...

—Et pour la centième fois peut-être miss Ferguson raconta à son interlocuteur qui avait ses papiers, l'histoire des brèves et tristes amours de Valentine Verdarel et de Maurice Dormeuil.

Valentine n'avait que sept ans à la mort de sa mère. — M. Verdarel s'étant occupé par ses affaires n'en était remis de son éducation à une institutrice anglaise, d'une très bonne famille, que des amis lui avaient chaleureusement recommandé.

Il ne regretta jamais ce choix. Miss Ferguson était alors une personne entre deux âges, ni vieille, ni jeune, ni laide, ni jolie, aimable et distinguée, vertueuse certes, mais dont la vertu était tempérée par une grande indulgence naturelle pour les défauts des autres et aussi par un com-

plément de scepticisme fruit d'une vie cosmopolite et d'un long séjour à Paris.

Sous sa direction affectueuse et bienveillante, Valentine devint une jeune fille instruite, aimable, d'allures libres, adonnée aux sports, exempte de toute morgue et de toute coquetterie.

Dès qu'elle eut dix-huit ans, les prétendants affluèrent, attirés par une dot respectable et des espérances plus respectables encore.

De reste, en dehors des millions qui parent toujours d'une grâce et d'un charme auxquels peu de jeunes gens résistent même les jeunes filles, que la nature avare a dénués d'autres attraits, Valentine avait de quoi plaire.

Les plus exigeants auraient pu l'épouser pour elle-même. Elle était belle à ravir, grande, bien prise dans sa taille souple et élancée, avec de beaux cheveux noirs et un visage d'une grande pureté de lignes où seules les lèvres un peu épaissées mettaient une note de sensualité.

La gouvernante anglaise avait souvent raconté à une jeune femme qui, ce jour-là causait avec elle — un petit cousin qui s'appelait Georges Anderson — comment Valentine avait refusé successivement tous les prétendants qui s'étaient présentés.

C'était généralement l'instinctrice qui, après en avoir conféré en secret avec le père aigou-

lant à la jeune fille les mérites de celui-ci ou de celui-là. Généralement aussi, aux premiers mots de miss Ferguson, Valentine parlait d'un grand éolat de rire.

— Oh! non, miss, ce n'est pas sérieux! Moi épouser un Tel? Mais il est d'une bêtise démesurée; je mourrais d'ennui auprès de lui.

— Ou bien encore: — Celui-là! Mais il est trop laid, il me fait peur! — Valentine, mon enfant, vous êtes trop difficile. Vous aimez, je le sens, par faire une bêtise.

— Mais, miss, vous m'avez vous-même cent fois répété qu'une jeune fille ne doit épouser que l'homme qu'elle aime déjà... — Je n'ai pas changé d'avis, mon enfant.

— Dans ce cas, miss, si vous êtes logique avec vous-même, vous devriez commencer par me demander si j'aime M. X... ou si M. Un Tel me plaît, et dans le cas de la négative, vous devriez m'approuver de refuser des jeunes gens que je n'aime pas, pour lesquels je me sens même de l'antipathie.

— Puisque aucun ne vous plaît, c'est que, sans doute, vous en aimez un autre. — Oui, c'est une autre question. N'est-ce pas l'examinons plus tard, si vous voulez bien.

— Et la délicieuse jeune fille embrassait alors gentiment sa gouvernante et s'en allait en riant.



Mlle LUCETTE KORSOFF.

Mlle Korsoff est une chanteuse légère de premier ordre. Ses trilles, ses staccati, ses notes piquées ne manquent pas de fluidité, de vaporeux, de légèreté, enfin, qu'on nous permette d'exprimer ainsi notre pensée.

D'un bout à l'autre de l'ouvrage, la salle l'a accompagnée de ses applaudissements. M. Conrad remplissait le rôle de Gerald; il en a fait ressortir tous les jolis côtés. Il a une voix homogène, sympathique, bien posée. Certains passages ont été très heureusement phrasés par lui.

Les autres rôles ont été convenablement tenus par Mmes Silvestre, Mehl, Ariel-Lecion, Cortez et MM. Beckmans et Montano.

Le temps nous manque pour parler de ces artistes comme nous le voudrions, ce n'est que plaisir différé: le journal à des exigences auxquelles on ne se soustrait pas aisément. Disons cependant que M. Beckmans a dit avec un sentiment vrai et infiniment d'art, sa romance du second acte: Lakmé, ton doux regard se voile; c'est un artiste, assurément.

Dans Lakmé, les mélodies sont nombreuses; elles ont jailli du cœur du compositeur, on le sent, et vont droit au cœur de l'auditeur, le pénètre, le remue; que de belles phrases chargées de sensibilité, de passion!

Valentine n'était pas pour rien la fille de l'autoritaire Verdarel. Quelle que fut son affection pour miss Ferguson, elle ne lui aurait pas permis de pénétrer contre sa volonté dans l'intimité de son cœur.

La gouvernante le savait. D'ailleurs elle était trop respectueuse de la liberté des autres pour essayer de forcer un secret qu'elle commençait à deviner.

Elle insistait pas et attendit. L'heure arriva cependant où Valentine dut parler.

Un jour, elle fut demandée en mariage par le fils d'un gros négociant de la rue du Sauteur, ami intime de M. Verdarel.

Le jeune homme était riche, pourvu d'une belle situation, et tous ceux qui le connaissaient étaient d'accord pour vanter, à la fois, son esprit, son intelligence et son cœur.

— C'est un garçon parfait, déclara le père à miss Ferguson. Je suis sûr qu'il rendra ma fille heureuse. C'est pourquoi je l'ai choisi.

— Je vous laisse le soin de lui en parler la première, car mieux que moi, vous lui démontrerez que ce serait folie de le refuser.

— Et pourtant Valentine le refusa.

M. Verdarel, froissé, lui demanda des explications. L'entrevue fut orageuse, et à plusieurs reprises, la gouvernante dut intervenir et servir de tampon entre ces deux volontés éga-

lement obstinées. — Tu ne vas pas me dire, orlaire le père, qu'il est déplaçant.

— Non, car en vérité, il est fort aimable et beau garçon. — Eh bien, alors? Est-ce l'intelligence qui lui manque?

— Non, il est intelligent, et il sait avoir de l'esprit sans trop vouloir le montrer.

— Je suis heureux de te l'entendre dire. Tu serais d'ailleurs la seule à prétendre le contraire. — C'est un homme, celui-là, tu peux m'en croire, ma fille, car je ne t'en connais; ainsi je serai fier, voyez, de le nommer mon fils.

— Je ne vous contredis pas. — Eh bien alors, pourquoi ne venez-tu pas l'épouser?

— Parce que, malgré toutes ses qualités, je ne l'aime pas. — Mais tu l'aimeiras, quand vous serez mariés.

— Sans répondre, la jeune fille fit un signe de tête négatif. Le père croisa les bras sur sa poitrine et comme il l'avait déjà fait plusieurs fois il se tourna vers la gouvernante:

— Elle est à gîder, voyez-vous! Et si je ne me retiens... — Puis faisant un visible effort pour se calmer: — Tu ne l'aimes pas maintenant, c'est entendu; mais plus tard, sûrement tu l'aimeiras. Il est impossible que tu ne finisses pas par l'aimer.

— Il y aurait bien peu de mariages, crois en ma vieille expérience, s'il fallait s'aimer appa-